

ESSAIM n°42, Qui a peur de se dire lacanien ?, Printemps 2019

présentation à la librairie Tschann, le 6 Juin 2019, par Jérémie Salvadero

Qui a peur du grand méchant loup ? C'est pas nous ! C'est pas nous !

Qui a peur du grand méchant loup ? C'est pas nous ! C'est pas nous !

Qui a peur de se dire lacanien ? C'est ... C'est une bonne question !

Ce numéro 42 de la revue *Essaim* se propose donc de traiter cette bonne question et a, pour cela, invité 16 auteurs à faire preuve de courage. Le courage : ce qu'il faut pour aborder la peur, à l'endroit où l'évitement serait d'un plus grand confort.

Plus de 20 ans après le numéro inaugural proposant la mise au travail de l'Essaim – dispersion et rassemblement – des lacaniens, ce numéro en serait-il un prolongement ? Cette peur serait-elle l'effet de la dispersion ? Un lacanien, peut-être, mais lequel ? Quelle différence y a-t-il entre un lacanien ?

Lacan disait de son enseignement qu'il devait porter à conséquences. Peut-être, alors, que sont lacaniens ceux qui, quel qu'en soit le champ, sont dans les conséquences de cet enseignement. Une portée de l'enseignement qui, assurément, procède à l'insu. Serait-ce cet insu et l'exigence de son déchiffrement pour chacun qui implique une certaine peur de se dire lacanien ?

Je me dis lacanien, mais, pour une grande part, je ne sais en quoi.

Un analyste n'a-t-il pas à savoir que, toujours, le dire d'un autre porte pour soi à l'insu ?

Plus encore, non seulement l'enseignement de Lacan, mais son dire et le poids de son nom, œuvrent à l'insu, pour ceux qui le citent, comme pour ceux qui le refusent, dans la force de son incomplétude, ses virevoltes, ses équivoques, ses questions laissées en suspens, son incessant contexte de bagarre. Parce qu'il est un savoir issu de l'expérience freudienne, savoir dont le non-su fait le cadre et un vide le centre, il ne peut donner l'appui certain des textes sacrés, aussi il n'est pas possible, pour quiconque s'en réclame, de s'assurer d'une équivalence de son dire propre à un dit de Lacan. Se vouloir Lacanien, alors, c'est manquer à être lacanien (cf texte d'Erik Porge). Ceci est aussi vrai pour Freud. Je pense ce trait propre au savoir du psychanalyste.

Pastout Lacan pourrait-être le nom de ce qui reste de son dire depuis que sa voix s'est tue. De son vivant, déjà, Lacan espérait que son public vienne pour son dire et non pour sa voix : « Le dire c'est pas la voix. Et être aimé - puisque vous m'aimez, bien entendu - être aimé pour l'un ou pour l'autre, c'est pas du tout pareil, hein »¹.

La question de la voix de Lacan importe, elle est objet privilégié de l'expérience analytique, en jeu centralement dans le transfert et on aura, chacun, noté que cette voix a pu trouver quelques façons de métempsychose, animant les élèves de Lacan après sa mort. Michel Plon, dans son texte « qui a peur de Virginia Woolf » souligne le

« mimétisme souvent stérile » des productions des successeurs de Lacan, incapables de sortir de l'« imitation » ou du « commentaire répétitif » (p. 121).

Craindre, en se disant Lacanien, d'être assimilé aux idolâtres, aux imitateurs qui nous révulsent de ne pas faire un « retour à Lacan » digne de ce nom, en situant son énonciation, ses paradoxes, en se refusant à problématiser son enseignement, serait alors plutôt sain. N'est-ce pas aussi cet agacement qui origine telle ou telle séparation dans l'Essaim ?

Mais à creuser la question, peut-on seulement se contenter de dénoncer l'imitation et l'idolâtrie ? N'y a-t-il pas une méthode plus analytique d'accueillir ces écueils en les situant comme effets du transfert ?

Imiter, répéter, singer le ton et le phrasé, concernent la voix et celle-ci est objet du désir de l'Autre, marque d'un transfert qui perdure. Serait-ce une sorte de présence fantomatique de Lacan marquant que le deuil dure aussi longtemps que l'analyste/Lacan persiste à causer le désir (l'Étourdit) ?

Pourtant, si la voix est engagée dans l'hypnose, elle l'est aussi dans l'appel, celui à dire, à devenir.

Il nous faut tenir compte que la psychanalyse est une affaire de transfert et que sa transmission passe par lui, pour le meilleur et pour le pire dirais-je. La question véritable est celle du destin de ce transfert.

Peut-être ici pourrait-il advenir comme ce passage que décrit Marie Lenormand de la peur à « l'uneasiness », soit l'inquiétude comme moteur d'une pensée critique et abord moins pétrifié de la question ?

En quel point l'identification d'un analyste a-t-elle lieu ? A l'objet (la voix) ? Au désir ? Au nom ? Au dire ?

Qu'est-ce qu'un « se dire lacanien » effectuée pour celui qui se tient dans le réflexif du « se dire » ? Se dire est différent « d'être dit », différent encore d'un « dire lacanien ». Qu'est-ce que l'adjectivation du psychanalyste ? La marque d'une empreinte, d'une estampille ? Un fait de discours ?

La question ne concerne pas seulement le psychanalyste, mais aussi l'historien (cf Article de Jacques le Brun), l'orthopédagogue (D. Muraro), le philosophe (JP Clero) et le « professeur de lycée » (N. Gascuel).

Pas de tous lacaniens, pas de tout lacanien, tel est le constat à l'origine d'Essaim. Dans la cure comme dans le collectif des analystes, le pas-tout prime, dispersion et éparcs désassortis, reste à chacun de s'avancer pour situer l'intime où se creuse son rapport à Lacan et à la psychanalyse.

L'expérience, elle est et restera comme « ayant été inaugurée par Freud », est-elle freudienne après Lacan ? Lorsque l'expérience est freudienne s'en produit un effet, un effet de discours, c'est celui-ci qui doit l'emporter (sur le groupe, l'institution, l'église).

Lacan : « *Démontrant en acte que ce n'est pas de leur fait que mon Ecole serait Institution, effet de groupe consolidé, aux dépens de l'effet de discours attendu de*

l'expérience, quand elle est freudienne. On sait ce qu'il en a coûté, que Freud ait permis que le groupe psychanalytique l'emporte sur le discours, devienne Eglise »2.

Puisque le discours analytique va contre l'église, être lacanien n'est pas une obéissance comme il l'est dit parfois. L'usage de ce terme pour qualifier une orientation lacanienne n'est-elle pas la marque d'une tension quant à la question de la religiosité – du nom-du-père, du sujet-supposé-savoir, du sens – toujours vive pour un analyste ?

L'expérience freudienne produit des effets de discours, c'est peut-être cela que Lacan aura fait entendre dans le plus vif de son style. Pourtant, l'expérience freudienne est-elle toujours la même avec le frayage de Lacan, son élucidation de la structure, ses incisives praxiques ? Y a-t-il une expérience lacanienne ?

La passe serait-elle le nom de l'expérience quand elle est lacanienne en ceci qu'elle pousse une interrogation et l'expérience devenue possible d'un au-delà du roc de la castration et du tout phallique ?

Est-ce excessif de se demander ce qu'est le discours attendu de l'expérience quand elle est lacanienne ?

Poser la question « qui a peur de se dire lacanien ? » c'est ne pas contourner une question brûlante qui interpelle quant au rapport de la science et de la psychanalyse : à la différence de la première, dans la seconde les noms comptent. Dans la psychanalyse, son histoire et ses théories, dans une psychanalyse, l'histoire d'une cure, les noms comptent et il faut les dire. C'est ce que souligne Bernard Vandermersch.

Les noms comptent et comptent des noms, faudrait-il régler ses comptes avec les noms ?

Régler ses comptes *avec* plutôt que *régler son compte* à celui qui porte un nom – (dans l'attaque à l'aveugle de Lacan, sa personne ou son style, je renvoie ici au texte de D. Muraro) me semble plus juste analytiquement.

Et si, dire qu'un nom compte, qu'un dire compte, réveillait :

- tantôt la honte, celle d'avouer un amour ou d'avouer, comme à chaque fois, que la psychanalyse ne procède pas comme la science,
-
- tantôt la peur, ou plutôt l'angoisse, celle qui peut surgir lorsque se dit la prise d'un sujet dans le désir d'un autre, lorsqu'à dire un amour s'avoue un manque à jouir et à savoir et, par là, un manque pouvant être vécu comme une faiblesse ou, pire, une faute (au regard de l'idéal de science ou des prétentions du moi).

Venant de l'extérieur, dire un amour, un transfert, dire qu'un nom compte, l'user comme un adjectif, nommer une aliénation, peut éveiller la crainte – et à juste titre – d'être accusé de religiosité. Ici, alors, l'angoisse est un bon index du risque inhérent à un amour de transfert. Sans ce risque, pourtant, pas d'expérience freudienne.

Les noms comptent et il importe de savoir comment. Lacan a un nom et il a donné des noms.

Lacan, après Freud, aura donné des noms : R, S, I.

« Il n'y a qu'une chose à en dire pour l'instant. Là, je ne peux pas dire que c'est la date de son baptême, à ce Réel : « Je te baptise Réel, hein, toi, en tant que 3ème dimension », j'ai fait ça, il y a très longtemps. C'est même par là que j'ai commencé mon enseignement. À ceci près que j'ai ajouté dans mon for intérieur : « Je te baptise Réel parce que si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer ! ». C'est bien pourquoi je l'ai inventé.

Non pas bien sûr qu'il n'ait pas été, depuis bien longtemps, dénommé, car c'est ce qu'il y a de remarquable dans la langue, hein, c'est que le « naming »... heureusement qu'on a l'anglais, hein, pour distinguer naming de nomination, naming ça veut dire to name, ça veut dire donner le nom propre ...Oui, ce n'est pas pour rien, naturellement, que j'ai dit « Je te baptise ».

Je n'ai pas peur des mots qui sentent le fagot de la religion, je ne sens pas de tabou à aucune odeur de ratichon, ni même à tout ce qu'elle propage. Le naming - en tant que nom propre - précède, c'est un fait, la nécessité par quoi il ne va plus cesser de s'écrire. »³

Alors que faire des noms donnés par Lacan, noms qui ne cessent plus de s'écrire et sont devenus ceux en quoi beaucoup d'analystes pensent⁴ ? Que faire de Lacan comme donneur de noms ?

Celui qui donne des noms, qui baptise, comment le nommer s'il n'est pas le « père nommant », si *naming* n'est pas nomination ?

Un nom ne convient pas à dire la vérité, c'est ce que Lacan indique dans la suite de cette même séance, la vérité ne peut que se mi-dire. Quant au réel, il n'y a bien qu'un nom pour le dire, lui qui reste comme inverse du sens et se distingue du vrai.

Il y a les signifiants et les noms avancés par Lacan et il y a le nom de Lacan dont il dit lui-même qu'il peut tomber au signifiant quelconque : *jaclaque han* ».

En philosophie aussi, Lacan est un nom, plutôt discrédité. Y aurait-il une peur liée au discrédit qu'il subit par Deleuze, Foucault et Derrida et ses conséquences jusqu'à aujourd'hui, comme le montre Jean-Pierre Cléro dans un texte précis et foisonnant dont j'extrai un point qui m'a particulièrement retenu et qui concerne la méfiance que le dire de Lacan – le dire de la psychanalyse – implique quant à l'abord des termes de liberté, de libération et, finalement, à l'enthousiasme militant (p. 65). Peut-être est-ce ici aussi que les penseurs de gauche ont-ils trouvé des raisons de mettre Lacan à l'écart au nom des trois autres, à l'endroit où la leçon éthique « assez grise » de la psychanalyse ne peut faire programme de révolution. Ici, en son fond, c'est le politique qui marque le philosophique.

Mais le nom concerne chaque psychanalyste et celui qu'il porte. Se référer au nom de Lacan c'est ainsi penser celui que l'on porte.

Lacan indique dans « La psychanalyse raison d'un échec », que « le bruit ne convient pas au psychanalyste et moins encore au nom qu'il porte et qui ne doit pas le porter ». Il ajoute : « ce qui revient à mon nom, ce sont les parties caduques de mon enseignement »⁵.

Drame des analystes que de ne pouvoir se faire un nom comme analyste, mais seulement par ces voies connexes, alternatives, d'auteur, de maître, de chef ou autres.

Marie-Claude Thomas le souligne avec force dans son article « faire un sort à l'adjectif » en marquant l'écart entre l'analyste lacanien et « du psychanalyste » comme ce qui se fait de l'objet a avec de l'objet a (p. 111). Ajouter « lacanien » à psychanalyste, *per via di porre* dit-elle, ne convient pas : « la pointe de ce que Lacan nous a enseigné quant au psychanalyste : non pas l'enseigne d'un personnage qualifié, mais le signe d'une discrète métamorphose en cours de cure. L'objet a, lui, n'admet pas d'épithète, le petit parfois anté-posé faisant corps. Donc *nihil adjicere* ». (p. 112)

Il y a du psychanalyste, rien à ajouter.

Ce point est également abordé par Erik Porge lorsqu'il souligne que « considérer « lacanien » comme l'adjectif d'un attribut d'analyste serait encore poser une contradiction. Il n'y a pas d'analyste qui puisse se dire analyste lacanien. C'est une case logiquement vide. Mais justement cela s'inverse, et peut-être faut-il le dire, se dire lacanien, pour en faire l'épreuve ? », « s'affirmer lacanien, c'est manquer à être lacanien. Mais ne pas le faire ne prouve rien, voire est de nature phobique ou même obscurantiste ».

C'est à cet endroit que la logique du pas-tout permet de penser le « se dire lacanien » dans une logique du partiel et du pluriel. Plus encore « se dire lacanien » relève d'une acceptation « d'entrer dans la logique du pas-tout qui caractérise aussi l'approche féminine de la sexuation dans les identifications sexuées » (p.27).

Se situer dans la psychanalyse par l'entrée dans une logique déplace un analyste de ce que serait une entrée par l'usage d'un paradigme ou de concepts, l'adhésion à des méthodes ou des protocoles, cela situe le sujet autrement quant à l'acte, dans la tension de l'autorisation comme sexué et comme analyste. « L'identification de « lacanien » est une identification à un pas-tout dans la sexuation et aussi à un manque, et donc une identification de désir » (p. 27).

Une telle identification fait rupture nette avec d'autres dont on peut se demander si elle n'œuvrent pas ou n'œuvraient pas jusqu'ici, jusqu'à ce que la voix et la présence de Lacan soient enfin advenues comme *étant perdues*, et qu'un retour à son dire soit possible sans l'écran de la nostalgie de sa voix.

C'est ainsi que j'en suis venu à me demander si la peur de se dire lacanien pouvait être une peur de s'avouer s'être identifié « lacanien » pour « se faire porter » par le nom de Lacan, un escabeau, un « label Lacan ». Un s'autoriser de Lacan plutôt que de « lui-même » ?

S'identifier élève de Lacan, faire équivaloir "élève de Lacan" et "psychanalyste lacanien" n'est-ce pas reculer devant la réduction du nom au signifiant quelconque ? Soit à la position de l'analyste elle-même ?

Plus encore :

« Le jour où Lacan m'a adopté ».

Si Gérard Haddad a pris le risque de s'exposer, peut-être que d'autres restent pris tout comme lui. Ne plus avoir peur de le dire ouvrirait peut-être le possible d'un franchissement, d'un dépassement de ce point de fixation. Un adjectif n'est pas un nom, ajouter *lacanien* n'est pas prendre le nom de Lacan le père, ni porter son nom. Pourtant, il me semble bien qu'une identification comme héritier, fils, peut œuvrer, justement à l'insu de ce qu'il peut s'en dire, la honte de le dire protège de l'impudence ou de la folie de se déclarer « fils de Lacan ». Probablement que cet écart sauve ceux pris dans cet enjeu qui, à mon avis, ne saurait être négligé.

Ici, encore, c'est de l'angoisse de se dire lacanien, comme index d'un réel dont il est question plus que de peur. Ici, pas question d'un manque de courage pour affronter l'autre, mais du courage d'affronter la honte d'un point symptomatique.

L'anglais, comme l'indique Mary Mc Loughlin, dirait plutôt « call himself », « se nomme » lacanien : « se nommer lacanien en anglais, est-ce la même chose que de se dire lacanien en français ? »

Dire et nommer sont bien différents en effet. Se nommer Lacanien m'a poussé jusqu'à situer une sorte de « nommé à... » (9 Avril 74, séminaire « Les non dupes errent ») à l'envers : se nommer lacanien faute d'avoir été nommé lacanien par Lacan. Lui ayant plutôt appelé au vouloir et à l'acte de chacun : « ...si vous voulez », « moi je suis freudien ».

Se nommer au lacanisme à l'endroit où Lacan n'a pas nommé à la psychanalyse serait-ce éviter le pas de l'acte du s'autoriser de lui-même ?

Peut-être que le moins bon moyen de traiter les noms est de les taire.

Ainsi, autre choses que les « noms » sont les « dits », ceux qui permettent, lorsqu'ils sont correctement cités, précisément situés dans le contexte d'énonciation, d'inférer un dire. Du dire de Lacan au se dire lacanien, il n'y pas qu'un seul pas, peut-être même qu'il n'y a qu'un trou, celui du sans nom, du pas-je du sujet de l'énonciation.

Faire retour au dire de Lacan comme il l'aura fait de Freud, ne serait-ce pas s'attacher aux effets de discours attendus de l'expérience analytique ? Retour, comme il le fit pour Freud, à ce qui n'a pas été analysé chez lui et qu'il dit « en oblique, par équivoque »6, sans le savoir.

Frederic Pellion s'appuie sur le dire de Lacan lui-même, sa retenue quant à la précipitation à être lacanien, « ...c'est à vous d'être lacanien. Si vous le voulez », et met l'accent sur les écritures lacaniennes, sur la lettre, sur la tension entre les deux versants de

l'Autre, face langage et face parole, je dirais ici face dire et face voix. Ici, être lacanien, est pensé comme relevant du pari de Pascal. Ici encore, la négation de la prise dans l'Autre, de l'effectivité d'un transfert fait empêchement : « Les analystes peuvent bien nier y être embarqués, mais ce sera au prix et de ce qu'ils auront appris et de ce qu'ils peuvent en faire, s'ils veulent en répondre "en tant que Je" » (écrit Pellion p. 38).

Ne pas refuser de savoir comment chacun est embarqué pourrait alors permettre « d'assumer l'acte de parler... jusque dans le registre du vouloir » (p. 39).

Les différents auteurs traitent de questions vives et, finalement assez intimes dans les divers textes. Ici peut-être plus qu'ailleurs, chacun semble convoqué à dire « je », s'exposant ainsi dans les énoncés à ne pas savoir ce qu'ils sont comme sujet de l'énonciation. C'est ce qui fait l'intérêt et la richesse de ces textes, ils sont la trace d'analystes et de « toujours analysants » se mettant en règle avec leurs identifications, pas sans peur donc !

Chacun « y met du sien » à sa manière et Christian Simatos l'indique : « Y mettre du sien n'est donc pas si simple. Faudrait-il n'être pas empreint du savoir d'un maître pour être analyste ? Mais cette empreinte elle-même est l'objet dont se supporte la position d'analyste, sous le nom de transfert. Transfert ou servitude ? Question dépassant la critique ordinaire, elle ne concerne pas seulement le psychanalyste, mais particulièrement le lacanien qu'on observe et qu'on juge en tant qu'il porte le poids d'un nom propre qui n'est pas le sien. En somme on lui reproche d'être coincé dans un transfert quasi politique » (p. 70).

Marguerite Charreau se risque à répondre « en tant que Je » et engage un débat avec son vouloir. Pour cela, elle ne recule pas, comme Freud l'aura fait dans « l'interprétation des rêves », à « *sexe poser* »/ *s'exposer* ?, à *poser son sexe* et sa sexualité à partir d'un sien rêve. S'exposer, dire « Je », c'est ne pas savoir ce que l'on est comme sujet de l'énonciation. Geste d'analysant, geste de l'analysant qu'est toujours un analyste⁷ et monstration exemplaire de ce qu'une telle question n'a rien de décorative, mais touche au plus vif de la fabrique d'un analyste et d'un être sexué.

Les conséquences du dire de Lacan seraient alors à aborder avec un art délicat de la mesure afin de pouvoir être, pas à pas, identifiés. La notion « d'identification » qu'implique le « se dire lacanien » porte en elle la possibilité d'identifier, au sens où dans son texte l'écrit Jacques Lebrun : « faudrait-il alors pousser l'esprit de paradoxe jusqu'à imaginer ce qui pourrait être comme une influence rétrospective, une influence après coup, et soutenir que l'historien ayant travaillé sans le savoir selon certaines orientations de Lacan, « aura été lacanien » à son insu ? Et, en ce cas, « être lacanien », serait-ce de l'ordre de la « reconnaissance », en donnant à ce mot toutes ses significations, connaissance après coup et gratitude ? » (p. 83).

L'identification, la re-connaissance, c'est aussi ce point qu'aborde Bernard Penot dans son texte « ce que j'ai trouvé chez Lacan » : le concept de « subjectivation », la réflexivité de la pulsion.

Niels Gascuel, en soutenant avec force l'enseignement de Lacan au lycée, met en évidence dans sa conclusion un point me semble-t-il fondamental quant à l'enseignement en psychanalyse : « l'enseignement pourrait être fait pour faire barrière au savoir » (p. 148).

Il s'agit de l'impossible lien entre le discours de l'analyste et le discours du maître. Une contradiction féconde qui le porte à proposer trois idées :

« que le transfert objecte à l'intersubjectivité,
que seule la dimension de l'acte sauve le savoir de l'enseignement,
que celui qui enseigne devient en quelque sorte un psychanalysant » (p. 148).

Idées fortes qui se nouent avec les mots de Martine Lerude dans sa conclusion :

« *Lacanian* serait alors la tentative de tenir à la fois le mouvement de rigueur scientifique et logique et le rapport à la langue qui va de *lalangue* à la poétique et à la lettre. Et du même coup consentir à *dire*, à trouver cet art du bien dire, toujours à réinventer et à faire surgir de la langue elle-même.

Les conséquences de l'enseignement de Lacan sont radicales : elles impliquent de vivre sa solitude de praticien de la psychanalyse sans la garantie d'un Autre qui posséderait le savoir, mais de la vivre aussi dans le collectif de tous ceux qui, embarqués comme lui, doivent assumer cette solitude. Seul pas si seul, lacanien donc ».

Alors, embarqués dans les conséquences dont une grande part reste dans l'insu, *lacanien* serait-il le nom de ceux qui affirment l'inachevé d'une œuvre et qui savent que la lettre de Lacan à notre endroit est toujours en instance ?